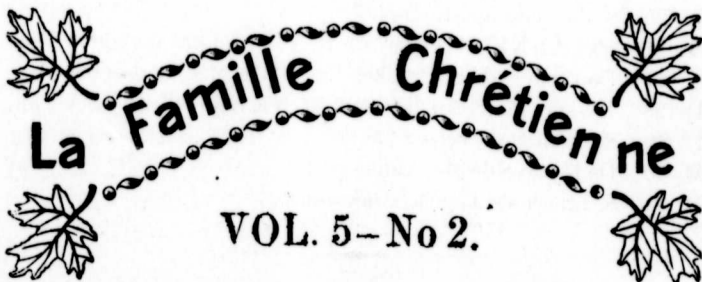


PLACÉ A
DIEU!



La Famille Chrétienne



VOL. 5 - No 2.

.....
❖ JUILLET 1901 ❖
.....

- L. 1 Octave de S. Jean-Baptiste.
- M. 2 VISITATION DE LA B. V. M., 2cl.
- M. 3 S. Irénée, év., et ses SS. Comp., martyrs (28 juin).
- J. 4 De l'octave des SS. Pierre et Paul.
- V. 5 S. Antoine Marie Zaccaria, confesseur.
- S. 6 Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul.
- D. 7 VI apr. Pent. PRÉCIEUX SANG. DE N.-S. J.-C. Kyr. 2cl.
II Vêp. m. suiv., SS. Cyrille et Méthode (II Vêp.) dim.
- L. 8 Ste Elizabeth, reine du Portugal, veuve.
- M. 9 S. Zénon, et ses SS. Comp., martyrs.
- M. 10 Les SS. Sept Frères, martyrs.
- J. 11 S. Michel des Saints, confesseur. (5).
- V. 12 S. Jean Gualbert, abbé.
- S. 13 S. Anaclet, pape et martyr.
- D. 14 VII apr. Pent. DÉDICACE DES ÉGLISES DU DIOCÈSE,
[1 cl. Kyr. 2 ton. II Vêp., m. suiv. dim.
- L. 15 S. Henri, empereur et conf.

- M. 16 Notre-Dame du Mont Carmel, *dbl. maj.*
 M. 17 S. Alexis, confesseur.
 J. 18 S. Camille de Lellis, confesseur.
 V. 19 S. Vincent de Paul, confesseur
 S. 20 S. Jérôme Emilien, confesseur.
 D. 21 VIII apr. Pent. Octave de la Dédicace. *Kyr. des dbl.*
 [II Vêp., m. suiv. et du dim.
 L. 22 Ste Marie-Madeleine, pénitente.
 M. 23 S. Apollinaire, év. et martyr.
 M. 24 (Vigile). S. Bonaventure, évêque et docteur (14).
 J. 25 S. Jacques, apôtre, *2 cl.*
 V. 26 STE ANNE, MÈRE DE LA B. V. M., Patronne de la Pro-
 S. 27 De l'octave de Ste Anne. [vince, *1 cl.* avec octave.
 D. 28 IX apr. Pent. SOL. DE STE ANNE. *Kyr. 2 ton. II V., m.*
 L. 29 Ste Marthe, vierge. [suiv. dim.
 M. 30 De l'octave de Ste Anne.
 M. 31 S. Ignace de Loyola, confesseur.

✻ ✻ ✻ M A R I E , ✻ ✻ ✻
 NOTRE ESPERANCE.



JE vous salue, ô heureuse espérance des désespérés, et auxiliaatrice toujours présente à ceux qui vous invoquent ; je vous salue, ô Marie, qui, grâce à l'amour dont vous honore votre divin Fils, obtenez tout ce que vous demandez, et n'avez qu'à vouloir pour que vos vœux soient accomplis. A vous, oui à vous sont confiés les trésors du royaume céleste. Vous êtes plus haut dans la gloire que les Chérubins, vous êtes plus près de Dieu que les Séraphins. Vous êtes l'honneur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vos aïeux. Tout âge, tout sexe et toute langue proclament la gloire de votre nom, la splendeur de votre dignité et la magnificence de votre piété. O aimable, ô chérie Souveraine, Dieu vous a exaltée au-dessus des Anges ; les charmes des plus beaux jours du printemps éternel règnent autour de vous avec leurs fraîches roses et les lis des vallons. O bienheureuse Mère, guérissez-moi, et je serai guéri ; sauvez-moi, et je serai sauvé, et je vous bénirai à jamais, à jamais. Ainsi soit-il.

LES HOMMES A LOURDES.

LOURDES a été cette semaine (30 Avril) le théâtre d'une manifestation grandiose. Pour la seconde fois, un Pèlerinage national — uniquement composé d'hommes (60,000 hommes) — a conduit ses foules aux pieds de la Vierge Immaculée.

Dès mardi, les trains arrivent sans discontinuer. De tous les coins du territoire ils accourent convergeant vers ce modeste coin des Pyrénées. Après avoir sillonné la France, lançant à travers les villes et les campagnes, avec leurs grondements sourds les notes éperdues de leurs sifflements, les rafales de leur fumée, l'éclat vainqueur des cantiques ou les bouffées nourries, chaudes de la prière, ils déversent sur les quais de la gare leurs multitudes bariolées.

Voyez Montluçon, Le Puy, Lyon, Albi, Clisson, puis Poitiers, puis Châtillon, puis Le Mans, Paris, Nantes, Cambrai, Tours, Nantes encore ! Landerneau, Quimper, Rennes, Saint-Brieuc, Angers, Bordeaux, La Rochelle, La Roche-sur-Yon, Paris, Pamiers, les Landes, que sais-je ? . . . Un peuple tout entier est là. Les redingotes de la meilleure coupe fraternisent avec la blouse ou le veston ; c'est la foule chrétienne et croyante avec sa sainte égalité, sa douce fraternité. Nul ne sent le besoin d'en proclamer bien haut l'expression ; ici c'est une atmosphère.

La nuit est descendue, mais nul ne s'en inquiète, et, précédant l'aurore, la prière commence, élève son murmure qui défèle, qui roule, qui remplit les échos comme la grande voix de cet océan humain dont la ville est inondée.

C'est un spectacle inoubliable que la vue de cette foule heureuse, libre et disciplinée, gaie et pénitente. Tous ces hommes sont des chrétiens, de rudes croyants, les hommes du sol et de l'atelier, conduits par quelques prêtres, quelques soldats illustres, quelques penseurs profonds. C'est l'élite de nos chrétiens, la sainte réserve de la France qui va se retremper avant la lutte aux sources de foi.

Ils ont voulu à leur tête leurs prêtres, les persécutés, les calomniés ; ils ont en partie réservé, par une délicatesse spéciale, la chaire à ceux auxquels on veut l'interdire, aux spoliés, aux bannis de demain, aux religieux. Ils se sont rangés autour de leurs évêques, Nosseigneurs d'Auch, de Tarbes, d'Albi, de Montauban, de Nantes, de Palmiers, de Bayonne, de Saint-Flour . . . Ils se sont déclarés les fils soumis de l'Eglise, invinciblement attachés au siège

de Pierre dont ils ont réclamé la bénédiction. Ils ont revendiqué leur titre de Français en acclamant le drapeau du Pétang, encore humide du sang mélangé de nos soldats et de nos missionnaires. Et, après ces préliminaires, reprenant des traditions séculaires, ils ont fait profession de doctrine. En un sublime dialogue, en une messe grandiose, en une communion sublime, ce peuple a répondu au prêtre qui lui offrait, qui lui rendait la vérité.

Dans la science absolu, dans l'immense espace, la voix du prêtre montait grêle, puis, comme un tonnerre, la grande voix de la foule roulait un instant pour s'arrêter et laisser au voyant d'Israël la possibilité de se faire entendre à nouveau. Et le dialogue se poursuivait ainsi. Ecoutez :

Le prêtre.— Croyez-vous en Dieu le Père, Créateur du ciel et de la terre, en Jésus-Christ, Rédempteur du monde, et au Saint-Esprit, Sanctificateur de vos âmes ?

Le peuple.— *Oui, nous y croyons.*

Le prêtre.— Par votre Baptême vous avez reçu la Foi et la grâce sanctifiante, et on a promis alors pour vous que vous seriez toujours les enfants dévoués de Dieu et de l'Eglise. Serez-vous fidèles aux vœux du Baptême ?

Le peuple.— *Oui, nous le promettons.*

Le prêtre.— Promettez de vous attacher à Jésus-Christ pour toujours ?

Le peuple.— *Oui, à Jésus-Christ pour toujours.*

.

— *Enfants de Dieu et de l'Eglise, qu'êtes-vous devenus par la Confirmation ?*

— **LES SOLDATS DU CHRIST !**

— *Rougirez-vous de votre condition de chrétiens ?*

— **NOUS SOMMES FIERS D'ÊTRE CHRÉTIENS !**

— *Manquerez-vous de courage dans les combats de la foi ?*

— **NOUS SOMMES ANIMÉS DU SAINT-ESPRIT !**

— *Où puiserez-vous la sagesse et l'intelligence, le conseil et la force ?*

— **DANS L'ESPRIT-SAINT !**

— *Où puiserez-vous la science, la piété et la crainte ?*

— **DANS L'ESPRIT-SAINT.**

— *Soldats du Christ, êtes-vous prêts à souffrir pour votre*

Maître ?

— OUI, NOUS SOMMES PRÊTS A MOURIR POUR JÉSUS-CHRIST !

Le prêtre.— Par son baptême national, la France a promis solennellement d'être toujours le défenseur de l'Eglise ?

O France, veux-tu être toujours le défenseur de l'Eglise ?

Le peuple.— *Oui, nous le voulons.*

Le prêtre.— Par son baptême national, la France a été choisie pour être le soldat du Christ à travers le monde.

O France, veux-tu être toujours le soldat du Christ à travers le monde ?

Le peuple.— *Oui, nous le voulons !*

Le prêtre.— Hommes de France, voulez-vous travailler dans le XXe siècle à rendre à notre pays la foi de nos pères ?

Le peuple.— *Oui, nous le voulons !*

Puis, à la voix des pontifes, se joignent celles des Poulin, des Pierre l'Ermitte, des Bruno, des Gayraud et des Coubé.

Et ce peuple, transporté comme aux époques des croisades, se presse dans les sanctuaires, confesse ses fautes se nourrit du Dieu des forts.

La foi les a conduits, la prière les repose, les sacrements les rafraîchissent, les résolutions viriles les occupent.

Avec le P. Coubé, nous croyons que "sur ce peuple le Christ pourra reparaitre vainqueur, acclamé, triomphant dans notre beau pays de France".

COLLE CÉRAMIQUE CHINOISE. — Faites bouillir, pendant cinq ou six minutes, dans une eau bien claire, un morceau de verre blanc.

Pilez ensuite ce verre, passez-le au travers d'un tamis fin et donnez-lui un grand degré de tenacité en le broyant sur un marbre, mélangé avec du blanc d'œuf. La colle, ainsi faite, s'applique toute fraîche sur les fragments de vases à réunir, que l'on presse jusqu'à ce que la composition soit entièrement sèche. La tenacité est telle que les parties ainsi rejointe ne se séparent plus jamais. C'est le procédé employé par les Chinois, dont les recollages sont passés en proverbe.

La SOEUR de CHARITE



Pierre Bouchavin était un grand gaillard, bien rablé, fort à assommer un bœuf d'un coup de poing. Avec sa femme, une brave Charentaise, et Pierret, son fils, garçonnet de six ans, seul survivant de sept enfants, Pierre habitait, depuis un an, l'infecte petite rue de la Grogne, qui débouchait vers le Sud, sur le quai Reverseaux, ombragé d'ormeaux séculaires, aux troncs noueux et puissants.

Pierre Bouchavin exerçait présentement le métier peu lucratif de décrotteur. Je dis présentement, car, depuis qu'il était revenu de la caserne, notre homme avait fait bien des métiers, sans que pas un — et pour cause — ne l'eût jamais enrichi.

Peu assidu au travail, insoumis à ses patrons, qui, pour lui, étaient des tyrans, trop ami de la dive bouteille, Pierre Bouchavin avait vécu au jour le jour, même depuis son mariage, roulant sa bosse et sa famille d'Angoulême à Nancy, de Toulouse à Nantes, de Saintes à Paris; tantôt chiffonnier, tantôt terrassier, aujourd'hui plongeur, demain garçon d'écurie. Pour lui s'était complètement réalisé le vieux proverbe : " Pierre qui roule n'amasse pas mousse. "

Il avait beaucoup roulé par la France, Pierre Bouchavin, mais il n'avait rien ramassé, sinon la misère et... des rhumatismes qui, parfois, le clouaient sur sa chaise.

Avec de pareilles habitudes de paresse, d'insoumission et de débauche, vous pensez bien que Bouchavin n'était pas religieux. Ah ! non, certes, il ne l'était pas ! Et comment l'aurait-il été avec l'éducation purement laïque qu'il avait reçue, avec la vie vagabonde qu'il avait menée, avec les camarades qu'il avait fréquentés, avec les livres et les journaux qu'il avait lus et lisait encore au cabaret ! Le bon Dieu, les prêtres, les moines, les bonnes Sœurs, il ne fallait pas lui en parler.

— Tout ça, s'écriait-il parfois, quand sa femme qui avait la foi voulait le ramener à de meilleurs sentiments, tout ça Philomène, c'est bon à mettre dans le même sac.

C'était surtout chez le mastroquet, quand il avait bu plus que de raison, ou qu'on l'excitait, que s'exhalait sa fureur contre la religion et ses ministres. Il ne faisait pas bon alors lui chercher noise. Aussi, en ces moments-là, personne ne se hasardait-il à contrecarrer ses idées, quelque saugrenues et injustes fussent-elles. Bouchavin aurait cogné, et pas tout doucement, je vous l'assure, son audacieux contradicteur.

Une après-midi d'automne, la bise soufflant du Nord, Pierre, manquant de bottes à cirer, était entré au *Rat-qui-boit*, cabaret louche, où déjà étaient attablés quelques soiffeurs de sa trempe.

— Ah! voilà Pierre, s'écrièrent-ils en chœur. Parions, dit l'un d'eux au décrocteur, qui venait de prendre une chaise et réclamait un verre, parions, mon vieux Bouchavin, que tu ne connais pas la grande nouvelle?

— Laquelle? demanda-t-il d'un ton gouailleur. Que j'ai gagné le gros lot des bons de l'Exposition? Que je suis nommé ministre des Finances?

— Farceur, va, s'exclamèrent les buveurs.

— Quoi donc, alors?

— Eh bien, deux frocards, Du Lac et Richard (1) viennent d'envoyer au Pape 10 millions; et le commissaire de police, en fouillant chez les moines de l'Assomption, a trouvé 1 800 000 francs dans le coffre-fort.

— Je dis? hurla Bouchavin, en donnant un si formidable coup de poing sur la table que verres et bouteilles roulèrent par terre et se brisèrent.

— Tu dis la vérité. Tu n'as donc pas lu la *Sociale* de ce matin?

— Ah! malheur de malheur! rugit le décrocteur, en proie à une fureur indescriptible. Oh! ces moines! ces curés! ces bonnes Sœurs! Ils s'engraissent de la sueur du peuple,

(1) L'archevêque de Paris.

et nous, pauvres prolétaires, nous mourons de faim ! Non, non, il n'en faut plus de ses vampires, de ces accapareurs de la fortune. Mort aux curés et aux moines ! Mort aux nonnes !

Pendant que Pierre Bouchavin débitait ses insanités, qu'il accompagnait de jurons et de coups de poing de plus en plus formidables, une petite Sœur de Charité longea le quai Reverseaux, regagnant sa communauté qu'elle avait quittée deux heures auparavant pour aller soigner la mère d'un de nos buveurs, dévorée d'un affreux cancer au sein.

Comme elle passait près de l'abreuvoir, situé à moitié quai, elle entendit un cri perçant venant du côté de la rivière. S'étant brusquement détournée, elle aperçut un petit garçon se débattant dans l'eau. En quelques bonds elle fut près de lui, et sans calculer le danger qu'elle pourrait courir, elle se jeta résolument à l'eau, et fut assez heureuse de pouvoir saisir l'enfant par un bras au moment où il disparaissait, entraîné par le courant.

Comme la petite Sœur revenait sur le quai avec Pierret Bouchavin, car c'était le fils du farouche décrotteur qu'elle venait d'arracher à une mort certaine, elle se trouva face à face avec un monsieur barbu, long et sec comme un échalas, le visage dur et émerillonné, l'œil noir et mauvais qui, d'un ton rogue et sans ôter son chapeau, lui dit :

— Madame, quel est cet enfant ?

— Je l'ignore, Monsieur, répondit la religieuse d'une voix douce, il était tombé à l'eau, sans doute en s'amusant. Comme je passais, je l'ai entendu crier au secours, j'ai accouru et j'ai eu le bonheur de le sauver.

— C'est bien, Madame, je suis le commissaire de police, je vais m'occuper de rechercher les parents de ce gamin. Vous pouvez continuer votre route.

La petite Sœur salua son grossier interlocuteur, qui déjà lui avait tourné le dos, et continua son chemin en récitant son rosaire aussi dévotement que si rien d'extraordinaire ne venait de se passer pour elle.

Qu'elles sont donc belles et admirables, ces âmes de femmes, épouses bien-aimées du Christ, dont rien au monde ne peut troubler la sérénité toute céleste ! Tels ces lacs ravissants, perdus dans les montagnes, qui ne voient jamais s'agiter leurs eaux cristallines et tranquilles.

Le malotru qui avait interpellé si malhonnêtement la petite Sœur de Charité n'était point le commissaire de police, mais un de ses brigadiers. Ignare, grossier, brutal et alcoolique, ce triste personnage était arrivé à ce poste de confiance, grâce à la protection des Loges dont il était un fervent adepte et un des plus beaux ornements.

Comme tout bon frère....., ce joli monsieur n'aimait pas les curés ni les bonnes Sœurs.

— Qui es-tu ? dit-il à l'enfant qui tremblait de froid et de peur.

— Je suis le petit Pierret Bouchavin.

— Où demeure-tu ?

— Rue de la Grogne.

— As-tu ton père ?

— Oui, il est décrotteur.

— Ça suffit. Allons, ouste, en route pour chez tes parents. Et prenant l'enfant par un bras, il le secoua comme un prunier pour égoutter ses habits, sans doute, puis ils partirent.

Chemin faisant, le brigadier dit à Pierret :

— Petit, je te défends de parler chez toi de la femme qui était avec toi tout à l'heure ; tu diras que c'est moi qui t'ai tiré de l'eau. Autrement, gare à tes oreilles et à la prison.

L'enfant, effrayé par ces menaces, promit en pleurant de faire ce qu'on lui demandait.

Quelques minutes plus tard, le brigadier remettait Pierret à sa mère et lui racontait à sa façon et à son avantage ce qui venait de se passer. Pierret, interrogé n'osa pas démentir l'audacieux menteur, qui bientôt se retira fier et heureux du bon tour qu'il venait de jouer à cette moineau qui, non contente de passer les jours et les nuits au chevet des mourants et des morts, se permettait encore, à l'occasion, d'expo-

ser sa vie pour sauver celle d'un galopin mal habillé, le fils d'un dérotteur.

Lorsque, au soir, Bouchavin, quelque peu émêché, réintégra son domicile, il trouva Pierret au lit en proie à une fièvre violente.

En cette brute, la fibre paternelle vibrait encore fortement. Bouchavin adorait son Pierret.

— Eh bien ! s'écria-t-il, s'adressant à sa femme éplorée, à genoux aux pieds du lit de l'enfant, eh bien ! Philomène, qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh bien ! il y a que, pendant que tu étais au cabaret, Pierret est tombé dans la rivière, à l'abreuvoir, et que sans le commissaire, nous n'aurions plus de fils. Maintenant il a la fièvre, le cher mignon.

Bouchavin s'approcha de Pierret, lui tâta le poulx, lui fit tirer la langue !

Allons, femme, ne nous désolons pas ainsi. Un bon bol de vin chaud bien sucré, une nuit dans les draps et demain il n'y paraîtra plus rien. L'enfant est fort.

Malgré le bol de vin chaud bien sucré et la nuit dans les draps, Pierret n'était pas mieux le lendemain matin ; il se plaignait même davantage. Bouchavin courut chercher le médecin du quartier, qui ne put venir qu'à 11 heures. Dès qu'il eut vu l'enfant, le docteur annonça une fluxion de poitrine des plus graves.

Neuf jours durant, Pierret fut entre la vie et la mort, Enfin, le mieux se fit sentir. L'enfant était sauvé. Hélas ! non il ne l'était pas. Tout à coup se déclarait la picote charbonneuse. Il y en avait deux cas dans la rue de la Grogne. Les voisins qui, jusque-là, avaient charitablement prêté leurs concours aux Bouchavin, pour soulager la pauvre mère épuisée, cessèrent de venir, les unes par prudence — elles avaient des petits enfants —, les autres par peur de la contagion.

Un matin, le docteur déclara à Bouchavin qu'il fallait absolument une aide à sa femme, sans quoi elle et l'enfant succomberaient promptement.

— Je ne sais à qui m'adresser, dit le décrotteur en larmes, je suis pauvre.

— Eh bien, je vous enverrai une bonne Sœur.

— Une bonne Sœur ! s'écria Bouchavin, en reculant d'effroi, comme s'il avait mis le pied sur une vipère.

— Oui, mon ami, une bonne Sœur. Avez-vous donc peur, vous aussi, de ces braves et saintes filles ?

— Je ne veux pas de ces femmes chez moi, répliqua le décrotteur, en qui la rage anticléricale remontait tout à coup, et qui voyait rouge comme un taureau devant lequel on agite une loque écarlate. Je chercherai une laïque.

— A votre aise, Monsieur, mais que ce soit sans retard.

Bouchavin chercha donc une infirmière laïque. Il finit par en trouver une dans un hôtel borgne, où elle lavait la vaisselle et faisait les chambres. Il l'emmena. Elle lui coûta 3 francs par jour, mangea et but à ventre que veux-tu, soulagea peu la mère, et soigna si mal l'enfant, que le décrotteur se vit obligé de la mettre à la porte avant la fin de la semaine.

Il en prit une autre, ce fut la même chose. Une troisième ne lui réussit pas mieux. Et Pierret était toujours très mal. Bouchavin était désespéré. Un combat violent s'engagea en lui entre l'amour pour son fils et la haine pour les Sœurs. L'amour paternel l'emporta. Bouchavin consentit enfin à prendre comme garde-malade une de ces religieuses qui l'effrayaient si fort.

Sur la demande du docteur, la communauté des Sœurs de la Charité s'empessa d'envoyer la Sœur Laure. Sœur Laure était une jeune religieuse de vingt-cinq ans, fille d'un riche industriel de Nantes, belle comme un lever d'aurore, fraîche comme une matinée de printemps.

Le soir, quand Bouchavin rentra de son travail — il était depuis huit jours, grâce à M. le curé, porteur de pain dans une boulangerie importante du quartier, — il trouva la jeune Sœur installée près du lit de Pierret, occupée à lui laver la figure avec une mixture ordonnée par le docteur. L'enfant n'était pas plus mal.

Malgré lui, Bouchavin fut saisi d'admiration et de respect à la vue de cette belle jeune fille qui exposait sa radieuse beauté et sa vie pour donner les soins les plus délicats à un enfant pauvre et inconnu d'elle.

— Eh quoi ! se dit-il, ces bonnes Sœurs ne seraient-elles pas ce que les journaux et les camarades racontent tous les jours ?

Il s'approcha, la casquette à la main, et salua bas la religieuse qui, se levant, lui dit avec une grande douceur :

— Vous êtes, sans doute, le père de ce cher petit ? Eh bien ! Monsieur, courage, Dieu aidant, nous le tirerons de là, je l'espère. Mais il faut prier pour lui.

Et elle recommença les lavages, laissant à ses réflexions Bouchavin, tout abasourdi de ce qu'il venait d'entendre.

— Non, non, se répétait à lui-même le décrocteur, en jetant de temps en temps à la dérobee un regard sur Sœur Laure, non non, ces femmes ne sont pas ce qu'on dit, ou bien alors elles seraient d'habiles hypocrites. Enfin, attendons ; je verrai bien par la suite.

Huit jours se passèrent, et pas une minute ne se démentit le zèle de la petite Sœur près de son malade. Bonne, douce, patiente, adroite, elle soigna si bien Pierret, qu'un matin le médecin déclara l'enfant hors de danger.

Bouchavin en pleura de joie !

Une inquiétude grave, cependant, lui restait. Comment allait-il faire pour payer tant de soins donnés à Pierret par la bonne Sœur ? La note serait sûrement fort élevée, car il y avait plus de quinze jours que la religieuse était au chevet du petit, et la bourse ne contenait que 10 fr. 50. Et pourtant il ne voulait rien devoir à celle qui avait si bien soigné son fils. Il était donc anxieux et attristé.

Le bon docteur ayant annoncé à Sœur Laure que désormais elle pourrait porter ses soins à d'autres malades — Pierret allant de mieux en mieux, — le soir venu, elle embrassa l'enfant et se disposa à sortir.

Bouchavin se campa devant elle, lui barrant la porte.

— Et maintenant, ma bonne Sœur, combien nous vous devons-nous ?

— Mais rien du tout, Monsieur !

— Comment, rien du tout ?

— Mais certainement. Nous ne soignons pas les malades pour gagner de l'argent, surtout quand ce sont des pauvres.

— Qui vous fait agir alors ? s'écria Bouchavin tout à fait déconcerté..... Pourtant on m'avait dit sur tous les tons que..... que..... que.....

— Oui, on vous avait dit que nous étions des accapareuses, des voleuses de fortunes. Mon ami, on vous avait indignement trompé. Ce n'est pas pour ramasser des richesses périssables que nous nous dévouons, notre ambition est plus grande. Nous travaillons pour gagner le ciel.

Bouchavin ahuri, mais profondément ému, resta bouche bée. Pendant ce dialogue suggestif, Pierret avait ouvert les yeux et, voyant sa garde-malade qui franchissait le pas de la porte, il s'écria :

— Maman, chère maman, ne laisse pas partir la bonne Sœur avant que je te parle. Tu sais, c'est elle qui m'a tiré de la rivière.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? s'écria bouchavin en allant à son fils.

— Je dis que c'est la bonne Sœur qui est ici, qui m'a tiré de la rivière, où j'étais tombé en jouant à la balle.

— Comment ? ce n'est donc pas le brigadier Froussard qui t'a sauvé ?

— Non papa, ce n'est pas lui.

— Mais pourquoi ne nous as-tu pas dit plus tôt que c'était la bonne Sœur ?

— Parce que le commissaire m'avait défendu de vous parler d'elle, et m'avait menacé de me tirer les oreilles et de me mettre en prison, si je ne vous disais pas que c'était lui qui m'avait sauvé.

— Ah ! canaille de Froussard ! rugit Bouchavin. Il saura de quel bois je me chauffe maintenant. En voilà une fripouille !

Alors, tombant aux genoux de Sœur Laure qui était revenue sur ses pas, Bouchavin, les mains croisées s'écria :

— Pardon, ma Sœur, de notre ingratitude, mais vous le voyez, nous ne savions pas. Soyez bénie, ô vous qui deux fois avez sauvé notre enfant.

Et comme la mère de Pierret s'était également agenouillée, et d'une voix entrecoupée de sanglots, remerciait la religieuse dont elle baisait les mains, celle-ci toute confuse, leur dit avec bonté :

— Relevez-vous, mes bons amis, C'est Dieu qui a permis tout ce qui est arrivé. C'est lui qu'il faut remercier et bénir.

— Et que dois-je faire pour cela ? ma Sœur, demanda Bouchavin, car, hélas ! je suis un pauvre ignorant.

— Renoncer au cabaret ; prier matin et soir ; aller à la messe le dimanche ; faire vos Pâques ; élever le cher petit Pierret en bon chrétien.

— Foi de Bouchavin, pour le caboulot, c'est fini. Quant au reste, je tâcherai de vous obéir, pour que votre Dieu soit le mien.

Alors, levant les poings, vraies massues, dans la direction d'un ennemi invisible, il s'écria, dans un geste menaçant :

— Ah ! les misérables ! ah ! les forbans ! ah ! les menteurs ! Qu'ils ne viennent plus me dire du mal des Sœurs, des curés ou des moines, s'ils ne veulent pas que je les écrase comme des insectes malfaisants..... comme une sale et répugnante vermine !.....

Sur cette franche et vigoureuse imprécation, Sœur Laure, le cœur en fête et le sourire aux lèvres, reprit le chemin de son couvent en égrenant son rosaire pour le pauvre égaré que, par son dévouement, sa bonté et son désintéressement, elle venait, si opinément, de faire passer avec armes et bagages de l'armée du mal dans le camp des honnêtes gens, et — c'était son ferme espoir — parmi les défenseurs de son céleste Epoux.

HENRI CAILLAUD.


SCIENCE et ROI.




Le nombre étonnant des découvertes dont le clergé et les Ordres monastiques ont enrichi la science est une preuve de plus que la foi, loin de gêner ou d'affaiblir l'esprit humain, lui donne au contraire plus de force, d'acuité, de persévérance, trois qualités qui caractérisent ordinairement les inventeurs.

On doit :

A saint Anatole, évêque de Laodicée, le canon astronomique de Pâques.

A Denis le Petit, moine scythe, le cycle qui porte son nom et qui a fixé le commencement de l'ère chrétienne.

A Boèce, les orgues à tuyaux, les puits artésiens, les ciments hydrauliques et la première sphère terrestre.

A Alcuin, l'occultation des planètes.

A Roger Bacon, le télescope et des écrits, dit Montucla dans son *Histoire des mathématiques*, qui contiennent les germes de tant d'inventions brillantes.

A Vincent de Beauvais, l'attraction centrale comme raison d'équilibre de la terre au milieu des airs.

A Albert le Grand, le zinc et l'arsenic.

Au moine Schwartz, la poudre à canon.

A Arnaud de Villeneuve, théologien et médecin, l'art de la distillerie.

A Richard Warlinfort, abbé de Saint-Alban, la première horloge astronomique.

Au moine Gerbert, depuis Pape sous le nom de Sylvestre II, les montres à rouage, le cadran de Magdebourg, la machine à vapeur.

A saint Jean Damascène, professeur à la cour du terrible calife Abd-el-Maleck, le système décimal.

Au diacre Giosa, l'aimant et la boussole.

A Spina, de l'Ordre de Saint-Dominique, les lunettes.

A Basile Valentin, religieux du même Ordre, la première application de la chimie à la médecine.

Au cardinal Pierre d'Ailly, la correction des tables al-phensing.

Au P. Clavius, Jésuite, le calendrier grégorien.

Au chanoine Copernic, le système du monde.

Aux cardinaux Cusa et Schombert et Fosca, de l'Ordre des Carmes, l'affirmation avant Galilée que la terre tourne autour du soleil.

Au P. Barthélemy de Gusmas, Portugais, la construction du premier aérostat.

Au P. Kircher, Jésuite, la lanterne magique

Au P. Ricci, Jésuite, le catalogue des éclipses chinoises.

Au P. Grimaldi, Jésuite, la diffraction de la lumière.

Au P. Campanie, Jésuite, l'art de tailler les pierres précieuses.

A Jean Butéon, Supérieur général des Antonins, les signes algébriques.

A l'abbé Chappe, la télégraphie aérienne.

Au diacre Nollet de Pimpré, l'honneur d'avoir, deux ans avant Franklin, expliqué les orages par la présence d'électricité dans les nuages.

A l'abbé La Caille, le niveau à bulle et à lunette et la première mesure directe de la parallaxe lunaire.

Au P. Boscorvik, la mesure de l'équateur des planètes.

A l'abbé La Condamine, l'attraction du fil à plomb par les montagnes.

A Jean Wallis, l'arithmétique des infinis.

A Mgr. Rendu, le mouvement des glaciers.

Et si nous regardons comme inventeurs les savants qui ont écrit les premiers ouvrages sur la matière, nous devons :

La trigonométrie, à Cabossila, archevêque de Thessalonique.

La table des sinus, au moine Muller.

L'algèbre, au Franciscain Lucas de Borgo.

L'hydraulique, à Théodore, évêque de Gotha.

La tactique navale, au P. L'Hoste,

La catoptrique, à Peccamus, évêque de Cantorbéry.

La théorie des ballons, au P. Lana.

Le calcul infinitésimal, au P. Cavalieri.

La perspective, à Hermolaus, patriarche d'Aquilée.

La classification des fossiles, au P. Mareili.

La cristallographie, à l'abbé Haily.

La paléontologie stratigraphique, à l'abbé Soulavie.

Nous aurions pu nommer à leur suite tous ces génies chrétiens : Tycho-Brahé, Képler, Fermat, Descartes, Pascal, Euler, Leibnitz, Newton, Linné, Jussieu, Réaumur, Boerhaave, Sydenham, Huygens, Bernouilli, Cuvier, Champollion, Ampère, Cauchy, Dumas, Laënnec, Pasteur, et une foule d'autres, célèbres tout à la fois et par les progrès qu'ils ont fait faire à la science et par les sentiments religieux qu'ils ont toujours professés. Aucun ne s'est plaint d'être gêné dans ses découvertes par la révélation, plusieurs ont formellement attribué leur succès au secours de ses lumières ; tous l'ont constamment respectée.

Je remercie publiquement St. Antoine de Padoue, St. François d'Assise et St. Paschal Baylon, patron des œuvres eucharistiques, pour le retour et la conversion d'une personne bien chère.

Ayez confiance dans ces trois grands saints!

B. F. L.

†
IHS

Le 8 Juillet la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne. "



SIEGE DE SARAGOSSE.



PALAFX

Il y a des guerres légitimes que la plus saine morale ne peut désavouer, mais il en est d'autres aussi qui sont criminelles et dans leur but et dans leurs moyens ; pour les premières, le soldat qui succombe meurt sans regret et avec gloire sur le champ de bataille le plus obscur ; les secondes, loin de l'élever à ses propres yeux, lui font jeter un regard d'envie sur les ennemis qui lui sont opposés, et il combat sans enthousiasme et sans énergie, seulement pour obéir à la voix sévère de la discipline.

Il m'en coûte, mes amis, pour accuser l'empereur devant vous ; nous aurions voulu, nous ses vieux compagnons d'armes, que le grand homme eut toujours été grand ; mais en vain ma voix se tairait, cent mille autres s'élèveraient pour lui reprocher l'invasion de la péninsule espagnole.

L'Espagne est un vieux pays. Théâtre de guerres sanglantes sous les Romains, il a été conquis par les Arabes dans les premiers siècles de la monarchie française ; reconquis par Ferdinand et Isabelle, sous le règne desquels l'Amérique a été découverte, il fut une nation puissante quand il eut pour roi l'empereur Charles-Quint, qui fit prisonnier le roi François Ier... Depuis, l'Espagne est tombée peu à peu de la gloire qu'elle avait acquise, se reposant sur ses souvenirs, comme ces enfants héritiers d'un grand nom qui les flatte, mais qu'ils se sentent à peine la force de porter.

Pendant que la République était attaquée sur le Rhin par la Prusse et l'Autriche, l'Espagne aussi secoua son drapeau tout poudreux, et descendit les monts pour entrer dans la lice. Tous les rois étaient debout ; ils avaient ramassé le gant de défi que nous leur avions jeté. Mais la nation avait été remuée jusque dans ses fondements ; le peuple bouillonnait à la surface : quatorze cent

mille hommes coururent d'eux-mêmes sur les frontières à la rencontre des coalisés ; ils les battirent et les repoussèrent sur le chemin de Madrid, de Vienne et de Berlin. Nos victoires nous valurent la paix. Celle que nous avons conclue avec l'Espagne présentait surtout des garanties dont nous devons être satisfaits ; ses vaisseaux voguaient de concert avec les nôtres, et réparaient en quelque sorte par leur nombre le désastre fatal d'Aboukir, où nous avons perdu une grande partie de notre flotte.

C'était Charles IV qui régnait alors sur l'Espagne ; roi de nom seulement, car le véritable maître de la Péninsule était Emmanuel Godoï, prince de la Paix, favori de la reine, mais détesté du peuple et de Ferdinand, prince des Asturies, héritier présomptif de la couronne. Emmanuel Godoï, ainsi méprisé et haï par la nation espagnole, s'était adressé à la France, dont il espérait appui et protection. L'empereur était alors dans tout l'éclat de sa gloire ; c'était la main puissante qui pouvait soutenir le faible, et qu'on implorait comme une Providence.

Ferdinand, le prince royal, avait son parti, un parti imposant, celui de tous les mécontents qu'avait faits le favori... Le roi et la reine ne voyaient pas ce parti sans inquiétude et sans jalousie, ils crurent y découvrir un complot contre leur couronne et même contre leur vie ; car tel était leur amour pour le prince de la Paix, que tous les traits dirigés contre lui arrivaient aussi jusqu'à eux. Ils écrivirent à l'empereur pour qu'il les protégeât contre le prince royal, Ferdinand, leur fils ! Et après cette lettre les jours du prince de la Paix ayant été menacés dans une émeute qui brisa son palais, ils se rendirent eux-mêmes à Bayonne, où déjà le prince royal les avait devancés pour plaider sa cause devant Napoléon. Il n'y eut aucune réconciliation entre le père et le fils ; mais l'empereur ne fit rien pour l'obtenir, il voulait donner des trônes à toute sa famille : il créa Joseph, son frère, roi d'Espagne, comme il avait créé un roi de Hollande et un roi de Naples ; et il fit, sous un titre plus honnête, le vieux roi Charles IV et son fils prisonniers de sa politique.

Mais à cette nouvelle, l'Espagne, que quelques-unes de nos troupes occupaient déjà, poussa un cri de douleur et d'indignation.

A Madrid, le 2 mai, il y eut une insurrection qui coûta la vie à tous nos soldats qu'on rencontra isolés, insurrection qui ne fut étouffée qu'avec le canon et des charges vigoureuses d'infanterie et de cavalerie. Le signal avait été donné, dans toutes les provinces le beffroi sonna, des juntas se formèrent, et des serments de vengeance furent prononcés sur l'autel à la suite de la messe. La religion fit entendre sa voix, elle appela aux armes tous ceux qui pouvaient manier un fusil, et décréta la mort des Français comme un acte méritoire devant Dieu. Les ecclésiastiques se firent eux mêmes chefs de bande..... Et nous qui avons tant souffert de l'enthousiasme qu'ils excitèrent, nous ne pouvons le leur imputer à crime, puisqu'ils servirent à chasser l'étranger, dont la présence est toujours un affront pour l'honneur national.

L'armée espagnole comme armée, était loin de valoir la nôtre, mais elle avait pour vaincre ce que nous avons eu, lorsque nous étions venus sur la frontière, pieds nus et sans pain..... L'amour sacré de la patrie ! Cependant Napoléon ne recula pas devant l'orage, quelque menaçant qu'il lui apparût ; il fit passer les monts à ces braves régiments qui avaient décidé du sort de tant de batailles, et dont l'Espagne devait être le tombeau. Nous fûmes vainqueurs dans plus d'une rencontre, mais chaque victoire usait nos forces, et il en est une entr'autres qui nous montra quelle devait être la fin de cette guerre entreprise sous de si tristes auspices... je veux parler du siège de Sarragosse.

On apprit tout à coup que Ferdinand échappé de la retraite que l'empereur lui avait assignée, était en Espagne, dans le château de don Joseph Palafox, à quelques lieues de Sarragosse. Appelé par les autorités de la ville, Palafox s'y rendit sur-le champ. Les acclamations du peuple saluèrent son passage, il fut porté sur les bras, comme un triomphateur, à la salle du conseil. L'enthousiasme des habitants l'avait déjà fait capitaine-général, mais le conseil voulut délibérer avant de lui confirmer ce titre. Comme la délibération se prolongeait et que le temps pressait, Palafox brisa les portes de la salle, parut fièrement au milieu des membres du conseil et leur dit : Le peuple m'a nommé capitaine-général, il n'y a pas ici d'autre maître que le peuple !

Et aucune voix ne parla contre cette audace, elle faisait trop bien augurer de l'énergie de celui qui venait assumer sur sa tête une si grande responsabilité.

Que le nom de Palafox soit prononcé avec respect, mes amis, et honneur à notre illustre ennemi !

Il avait à peine 28 ans ; il n'était connu par aucune action d'éclat ; sa jeunesse, comme celle de tous les jeunes seigneurs espagnols, avait été consacrée exclusivement au plaisir ; mais dans la crise fatale où l'Espagne se trouvait, son âme se réveilla, et son cœur ne battit plus que pour la défendre. Sarragosse fut approvisionnée, barricadée, armée, défendue ; les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, tous mirent la main à l'œuvre ; on crénela les églises, les couvents furent occupés par l'artillerie, et, la main sur l'Évangile, on jura de mourir dans ce dernier boulevard de la liberté espagnole.

Lefebvre-Desnouettes, brave général français, avait été envoyé avec huit mille hommes pour attaquer Sarragosse ; les Espagnols vinrent au-devant de lui jusqu'à Tuleda ; mais, battus dans cette rencontre, ils se retirèrent devant nos colonnes et rentrèrent dans les murs de la ville. Nous nous emparâmes de la montagne Torrero, qui nous mit en communication avec le pays environnant ; nous nous emparâmes des portes del Carmen et del Portello ; et, pendant huit jours, nos bombes tombèrent sur la ville.

De la porte Santa-Engracia, que nous prîmes après un combat acharné, où le terrain fut disputé pied à pied, le général français écrivit au général espagnol ce billet :

— " Quartier-général, Santa-Engracia, capitulation. "

— " Guerre au couteau ! " répondit Palafox par un billet aussi laconique.

Et le lendemain de cette belle réponse, trois mille hommes de renfort arrivaient à Sarragosse, commandés par le frère du général. C'est alors que Palafox fit décider : Que toutes les maisons de la ville seraient défendues, une à une, et que, lorsque la dernière aurait été emportée, le pont sur l'Ebre, qui la séparait du faubourg, serait détruit, et que le faubourg serait défendu comme la ville, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus un homme vivant.

Le matin même de cette décision, quatre mille volontaires, sous les ordres de don Juan Calvo-de-Rosas, se précipitèrent sur nous, sans canons, sans fusils, le couteau à la main, venant engager le combat corps à corps et mourir dans nos rangs. C'était l'ancienne tactique des Vendéens, elle annonçait le même mépris de la mort, la même fureur, le même désespoir. Huit mille Français ne pouvaient plus forcer et prendre une ville protégée par tant d'héroïsme, nous nous retirâmes, le 14 août, après 81 jours de siège...

Mais Palafox comprit que cette retraite n'était que momentanée ; il répara tous les dommages que nous avions causés à la ville. et, sans espoir de nous vaincre, il nous attendit.

L'armée française arriva sous les murs de Sarragosse dans les derniers jours de novembre ; elle était commandée par les maréchaux Mortier et Moncey. Dès le 27 novembre la ville était complètement investie ; cent cinquante canons tiraient sur nous du haut des remparts, et deux cents canons leur répondaient sans intervalle : c'était un tonnerre éternel toujours grondant. La terre en tremblait, le ciel était obscurci par la fumée de la poudre ; les boulets et les obus labouraient et déchiraient en tous sens le sol que nous foulions aux pieds ; mais, quelles que fussent nos pertes, quelque terribles que fussent nos dangers, l'honneur de nos armes était engagé dans la lutte, et nous y avions apporté le même acharnement que les Espagnols ; il fallait en finir n'importe à quel prix : entre eux et nous c'était désormais une guerre à mort.

Ils firent une sortie ; ils étaient nombreux, aguerris, braves ; ils se battirent bien ; ils se battirent longtemps : nous les forçâmes à la retraite, et, à la vigueur de nos coups, ils purent prévoir le sort qui les attendait.

Cette victoire fut suivie d'une sommation à Palafox ; il y répondit comme la première fois. Mais, comme à présent la ruine de la ville était inévitable, comme ce refus était une sentence de destruction prononcée contre tous les habitants, il ordonna qu'on célébrât une messe des morts pour ces illustres vivants tout prêts à descendre dans la tombe. Ce fut une grande et belle chose que cette cérémonie religieuse, que ces funérailles de cinquante mille héros qui répétaient d'une voix calme et recueillie les prières des

trépassés, pendant que le prêtre en levant les mains au ciel, semblait présenter à Dieu le linceul sanglant destiné à les ensevelir.

Palafox était debout sur l'autel à côté du prêtre, pâle, affaibli par ses longues veilles, mais resplendissant de toute sa gloire. Les regards étaient fixés sur lui, car lui et Dieu, c'était le seul espoir qui restât aux assiégés... Il reçut à genoux la bénédiction du prêtre, ils s'agenouillèrent comme lui et dans un silence solennel...

— Maintenant, allons mourir pour l'Espagne ! dit le prêtre.

Et, lui à leur tête, calmes et résignés, ils marchèrent aux remparts.

Le canon éclata de toutes parts, et le combat, un instant suspendu, se ralluma plus furieux. Le couvent de San-José fut emporté par nos troupes, il dominait la ville ; on offrit encore la capitulation, elle fut refusée. Alors le bombardement commença, mais un bombardement de trois semaines, sans relâche, sans trêve, sans pitié, qui brûlait le jour, qui brûlait la nuit ; incendie immense, que les flots de sang versé ne pouvaient même plus éteindre !

Les morts furent si nombreux que la contagion attaqua les habitants ; et la maladie conduisit au tombeau, chaque jour, plus d'hommes que n'en tuaient nos boulets et nos bombes.

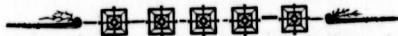
Le maréchal Lannes était arrivé à l'armée, il en avait pris le commandement ; il offrit encore de capituler : toujours la même réponse. Les murs étaient battus en brèche, l'assaut était praticable ; on monta à l'assaut, les bataillons poussant les bataillons, la baïonnette au bout du fusil, le canon tirant toujours, au milieu d'une pluie de fer et de feu.

Les Espagnols furent repoussés, renversés, culbutés, jetés dans les fossés, et nous franchîmes les premiers retranchements. Leurs défenseurs étaient tous morts, pas un n'avait voulu se rendre. On pénétra dans la ville. Les maisons étaient crénelées, les rues barricadées ; c'était un siège pour chacune de ces forteresses. On se battait au premier étage, on se battait dans les escaliers, on se battait jusque sur les toits. On minait les maisons, les Espagnols les contre-minaient ; et là, on se battait encore. Et cette lutte atroce dura plusieurs jours, et les Espagnols ne capitulaient pas. Cependant, lorsque la moitié de la ville fut ainsi emportée, lorsque

Palafox fut jeté mourant dans son lit par l'épidémie, alors les habitants hors d'haleine, épuisés, n'en pouvant plus, demandèrent quartier, et quartier leur fut accordé.

Douze mille spectres, restes de la garnison, défilèrent devant l'armée victorieuse..... Cinquante-quatre mille hommes étaient morts dans ces deux sièges ; Palafox fut envoyé en France, où il resta prisonnier jusqu'en 1813.

ED. BERGOUNIOUX.



Bon mot.

Hier soir, M. Bébé n'a pas été sage.

— Tu seras privé de dessert, lui dit son père.

— Ça m'est égal.

Au moment du dessert, M. Bébé ne bronche pas, mais il a des larmes dans les yeux.

— Tu ne dis rien ? lui demande sa mère.

— Puisque ça m'est égal, donne-m'en tout de même.

Suisse. — Un merle chef de gare. —

L'Ami du peuple de Fribourg publie cette amusante nouvelle :

Jusque dernièrement, les trains partant de la gare X., ligne de Fribourg-Payerne, se mettaient régulièrement en marche avant le signal réglementaire du départ, quel que fût le mécanicien qui conduisit la locomotive. On se perdait en conjectures sur la cause de cette bizarre perturbation du service, quand un mécanicien découvrit le coupable dans un merle, niché à proximité de la voie, et qui ayant appris, pour les avoir journellement entendues, les modulations du sifflet du chef de gare, devançait régulièrement celui-ci en imitant le signal du départ des trains.

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XIX

(suite.)

Quant à Clément, il prit d'abord sa quarantaine par le bon côté. Il était presque heureux de pouvoir travailler enfin sans être obligé à des camaraderies écoeurantes ; précisément, il y avait dans la cour une allée peu fréquentée le long de la chapelle, c'est là qu'il prendrait ses récréations. D'ailleurs il avait actuellement une fièvre de travail, une passion d'arriver, de pouvoir se suffire. Chaque année, il voulait faire deux classes et parvenir au baccalauréat le plus rapidement possible ; il vivrait sur ses livres, et avec eux ; déjà, il avait ses amis dans la petite littérature élémentaire qu'il étudiait ; et cela suffit pendant quelques semaines à amuser son imagination, à l'empêcher de s'envoler comme un oiseau impatient vers Noyon, à l'ombre des deux grandes tours qu'il connaissait si bien.

Au jour de l'an, M Valmont vint le chercher, et, pendant huit jours, l'enfant s'abandonna au bonheur de vivre et d'être aimé.

Got et Mme Valmont n'avaient pas changé, mais Blanche était grandie. Elle se fit expliquer, jour par jour, les détails de la vie d'interne Clément racontait tout, passant seulement sous silence la haine de ses camarades et l'isolement dans lequel ils le tenaient

Et, de nouveau, c'était bon, ces causeries, le soir, devant la cheminée qui flambait, dans la grande chambre bieu chauffée, entre Got et la famille Valmont. Il n'y avait pas jusqu'à Tom, le vieux Tom, qui posait quelquefois son museau sur les genoux de l'enfant, en le regardant avec un air presque humain et qui semblait dire : " Pourquoï nous as-tu quittés?..."

Got parlait peu. Elle avait toujours son idée à elle. Quelquefois seulement elle prenait les deux enfants et allait à la cathédrale,

Un jour, le surlendemain de l'arrivée de Clément, elle les conduisit vers 4 heures à la chapelle de la Vierge, et pria longuement en les tenant tous les deux enlacés, l'un à droite, l'autre à gauche. Que dit elle à la Vierge dans son ardente prière?... toujours est il qu'en levant les regards vers elle, Clément, dans le jour mystérieux, mourant au travers des vitraux, crut voir des larmes dans ses yeux : " Tu pleures, Got? " murmura t-il tout bas.....

Got ne répondit pas, mais, d'un seul geste, réunissant les deux enfants au pied de la statue, elle murmura tout bas comme se parlant à elle-même..... " Oh! Marie, si vous vouliez?... non! ce serait trop beau. "

Cette semaine sembla passer comme un éclair, mais un éclair béni, illuminant, ressuscitant ce qui déjà était le passé. Chaque jour eut une visite; une fois Clément et Catu passaient devant la maison des époux Cassoneau. "... Tu vois cette maison, dit brusquement l'enfant à Catu.....? eh bien!..... c'est une maison de malheur!....." et comme Catu regardait sans comprendre, il répéta : " Oui, une maison de malheur! " Et on revint, sans rien dire, par la vieille rue de l'Evêché.

L'avant-veille du départ, tout au soir, on alla faire les adieux chez l'abbé Hans; le bon doyen reçut toute la famille à bras ouverts, courbant sa haute taille, un peu voûtée, pour embrasser son petit Clément : " Mon pauvre ami, te voilà donc *potache!* "

Et, l'éloignant un peu de lui, il le contempla longuement, avec ce regard du prêtre habitué à deviner la vérité au travers des dehors mondains et des réticences officielles. Clément soutint son regard en souriant, comprenant bien ce que l'abbé Hans voulait savoir; mais si le vieux recteur constata la pureté du cœur dans le miroir des yeux de l'enfant, il ne pressentit pas de quel prix elle avait été payée.

La soirée se passa gaiement; on fit du piano, Blanche joua des transcriptions faciles, ses doigts trottaient déjà sur les touches avec un entrain qui faisait rire tout le monde; après avoir fait sa " petite timide " pour s'asseoir sur le tabouret, on ne pouvait plus mettre de frein à sa bonne volonté.... Tout le répertoire des transcriptions de Wachs y aurait passé si l'abbé Hans ne lui

avait mis tout à coup le sucrier entre les mains pour aller en offrir à chacun. Got la précédait avec le thé. Quand elle arriva devant Clément, elle le trouva assis sur une chaise basse entre le piano et le casier à musique. Chose étrange, la figure du jeune homme avait subitement pris une expression indifférente et forcée qui trahissait l'intervention d'une volonté presque brutale sur une nature aimante qu'elle faisait souffrir. Got la connaissait bien, cette expression. Que de fois elle avait assisté, d'abord sans bien comprendre, à ce dédoublement de personnalité : l'une, qui se serait si volontiers attardée aux douceurs pénétrantes de la vie familiale ; l'autre, qui intervenait subitement, prenait la première, l'arrachait à la contemplation d'un avenir impossible, et la traînait, silencieuse et désolée, à la suite de ce qu'il considérait comme le devoir et l'honneur.

Le lendemain matin, quand Got frappa à la porte de l'enfant, elle n'entendit pas de réponse ; alors elle entra ; le lit était défait, Clément était parti seul à la messe. Juste à ce moment, Blanche arrivait, conduite par Catu pour prendre sa tante et Clément, comme elle le faisait tous les matins avant d'aller à la cathédrale : " Clément est déjà parti, lui dit simplement Got.

— Très bien, répondit Blanche avec une petite moue de reine, papa le disait encore hier soir, c'est incroyable comme il a l'air de s'ennuyer dès qu'il est une semaine chez nous ; au fond, c'est un sauvage, on a beau l'aimer tant qu'on peut..... lui, il n'aime personne !....."

Et comme Got faisait un geste de dénégation : " Je sais bien ce que je dis, continua-t-elle, si tu avais vu, tante, cette tête qu'il faisait hier soir, c'est tout juste s'il a daigné accepter du sucre..."

Et, très droite, très dédaigneuse, la fillette, les mains dans son manchon, marcha sans plus rien dire à côté de Got.....

*
*

Derrière la cathédrale de Noyon, au pied même des contreforts, et dans le triangle que forment sa nef et les anciennes dépendances canonicales se trouve le plus délaissé, mais aussi le plus poétique des jardins, rappelant, par certains côtés celui de Got ; quelques fruits y poussent tant bien que mal, et plutôt mal que bien ; quelques pêcheurs, seuls, attestent par la façon dont leurs branches couvrent les murs que la main du jardinier passe quel-

quefois par là. Le reste du jardin évoque l'idée d'un "Paradou" étrange aux végétations fantastiques. Le lierre, les herbes folles, la vigne vierge, les orties forment autour des murs un manteau superbe, au tissu serré, très gracieux en été, mais qui, à cette époque de l'année, laissait voir sa trame ; on eût dit le réseau vigoureux des veines de la vieille cathédrale, courant en tous sens à sa surface de pierre.

Au milieu de ce jardin les chanoines du xvii^e siècle ont fait creuser un puits auquel on accède par quelques marches couvertes de mousse ; les arbres ont poussé dans les interstices des pierres, faisant au dessus du puits, un sauvage couronnement de verdure ; mais ce qui donne surtout à ce coin retiré un caractère spécial de mélancolique grandeur, c'est un saule immense, qui élève ses branches jusqu'aux premières fenêtres de la cathédrale, pour les laisser retomber ensuite comme un voile désolé sur tout ce qui vit à ses pieds.

Le sacristain habite là ; un brave homme qui porte le nom prédestiné de Bigot ; à force de vivre au pied de la cathédrale, il s'est attaché à elle, l'a personnifiée. Pour lui le monument parlait un langage très affectueux, et Clément avait appris de Bigot à le comprendre et à l'aimer. Clément s'en souvenait et il était parti seul, et de bonne heure, ce matin-là, pour aller, sans témoin en savourer la douceur. Aussitôt la messe finie, il avait quitté sa place, fait une génuflexion devant le maître-autel demi-circulaire, le plus gracieux certainement de toutes les cathédrales de France ; puis, passant devant la sacristie, il avait tourné à gauche vers une petite porte qu'il connaissait bien et qui conduisait dans le jardin.

L'hiver l'avait dévasté, il n'avait plus les mystérieuses retraites pleines d'ombre, de silence et de fraîcheur que Clément savait par cœur ; tout semblait percé à jour, et c'est à peine si quelques feuilles se débattaient au bout des branches, comme si elles n'avaient pas voulu mourir. Le lierre seul jetait sa note vert sombre au milieu de la rouille dorée des vieux murs.

L'enfant prit plaisir à se promener là, tout seul, cherchant à réunir ensemble les impressions lassantes qui énervaient son cœur depuis huit jours. Non, jamais, il ne pouvait plus être heureux à

Noyon, ni ailleurs non plus..... Il y a dans certaines vies, dans certains caractères, un ensemble de choses, qui concourent à créer des situations sans issue, et forcent l'homme à lever les yeux au ciel, l'unique patrie où la joie ne trouve pas le devoir douloureux sur son chemin... Car c'était son devoir, ce qu'il faisait... D'autres traiteraient cela de scrupule, de fierté, d'orgueil... non, ce n'était pas cela. Il acceptait des Valmont tout ce qui lui paraissait *essentiel, nécessaire*, pour le mettre en état d'aborder la vie avec des chances de ne pas se laisser terrasser par elle. Mais il n'acceptait que cela. Le reste, le superflu..... non !..... de plus en plus, il sentait qu'il ne pouvait pas le prendre.... A quoi bon s'asseoir à une table quand il faudra la quitter juste au moment le plus délicieux?..... A quoi bon contracter des habitudes qu'il ne pourra pas conserver? A quoi bon encourager des espérances qui sont des folies..... si elles ne sont pas encore quelque chose de plus grave?.... Ah ! le jour où, par la grâce de Dieu, par le travail acharné, par la vie exemplaire, il sera devenu quelque chose *à ses propres yeux*... ce jour-là... oui !... mais pas avant !... Et il n'arrivera là qu'à la condition d'être éné gique, de ne pas s'endormir dans la quiétude d'une situation mal définie..... Hier, il avait tort de maudire Cassoneau, car il valait mille fois mieux que sa parole ait été dite *avant*, alors qu'elle était une erreur, pour ne pas avoir l'irréparable honte de l'entendre *après*, lorsqu'elle serait devenue une déshonorante réalité, et que Blanche, en parlant de lui, pourrait dire : "Cet étranger-là... *sans lui*... j'aurais peut-être pu rêver d'entrer dans les premières familles du département !....."

Et l'enfant marchait nerveusement, abattant avec sa canne les hautes herbes desséchées, où tremblaient des diamants déposés là par la gelée matinale..... D'ailleurs il se sentait devenir homme et fort..... Encore deux ans et il serait bachelier..... alors..... oui ! l'avenir était à lui.

Et comme il se grisait lui-même, se montant sans cesse à mesure qu'il parlait, la messe de 9 heures sonna, là-haut, dans les tours, dispersant dans le ciel toute une volée d'oiseaux, nichés à l'ombre du clocher. Clément s'arrêta pour écouter : les cloches sonnaient ainsi le salut du soir, quand il était entré à Noyon, pour

la première fois, et, tout de suite, il les avait aimées. Que de fois Bigot, le bon vieux sacristain, lui avait parlé d'elles : " j'ai beaucoup voyagé, monsieur Clément ; quand j'étais soldat, je suis allé jusqu'à Lyon, et un peu plus je descendais jusqu'en Avignon, j'ai entendu beaucoup de cloches, et pas une ne m'a dit le quart de ce que me racontent les cloches de Noyon..... "

Dans l'air froid et sec, elles avaient une résonance claire, légère, comme une vibration de cristal ; on devinait que leur voix planait sur toute la vallée de l'Oise, parlant à chacun ce langage primitif, émouvant, dont la compréhension est innée au cœur de l'homme ; et ce qu'elles disaient était si doux que Clément aurait voulu, en ce jour de départ, ne pas les avoir entendues. Elles chantaient le bonheur intime de la paix : " Bienheureux, disaient-elles, celui qui sait, à l'ombre de notre clocher, passer sa vie en craignant le Seigneur ! Bienheureux ceux dont nos tours abritent le foyer, bienheureux ceux qui ignorent la fièvre des villes et qui peuvent mourir dans la maison bâtie par leurs aïeux !..... C'est nous qui sommes les amis des petits et des humbles, qui réjouissons le laboureur peinant sur son sillon, qui sommes heureuses avec ceux qui sont dans la joie, et qui savons pleurer avec ceux qui souffrent..... Nous sommes le remords de celui qui nous quitte, le pardon de celui qui nous retrouve et l'espérance de celui qui ne peut nous oublier. "

Clément revint par les cloîtres, dans la nef ; la messe commençait, et, là-bas, à leur place, il voyait Got et Blanche qui lisaient dans leurs paroissiens. Un instant, il tourna sous les orgues, se demandant s'il ne monterait pas, lui aussi, s'agenouiller à côté d'elles. Déjà il faisait un pas vers l'autel, lorsqu'il entendit, tout bas derrière lui, une voix qui l'appelait par son nom ; il se retourna et aperçut le fils de Jupinet, qui tournait fiévreusement dans ses gros doigts sa casquette de velours, limé par l'usage.

" Tiens, c'est toi, Zidor ?

— Comme vous voyez, répondit le fils de Jupinet avec cet air gauche des paysans, qui veulent arriver à dire une chose dont ils ne voient pas très bien l'exorde.

— Et comment vas-tu ?

— Pas mal... et même que si vous retournez chez Mme Valmont, je vous accompagnerai volontiers... car j'ai quelque chose à vous demander. "

Les deux jeunes gens sortirent alors sous le porche de l'église et, tout de suite, Isidore commença à réciter une leçon, ruminée par lui depuis des mois, pendant les longs silences des travaux rustiques.

Voilà ! d'abord il en avait complètement assez de la campagne ; l'Amérique faisait de la concurrence à tout casser, et lui ne pouvait pas lutter. Après avoir travaillé toute une année comme un cheval, il n'arriverait qu'à un gain ridicule, bref, *on crevait de faim*.....

Et il disait cela avec ses bonnes grosses joues rouges, toutes fraîches et rebondies, et sentant qu'il aurait peut-être du mal à gagner sa cause, se préparait à tirer tous ses jeux, et allait droit à son but. Il voulait maintenant venir à la ville, et s'embaucher pour n'importe quoi. Il n'était pas plus bête qu'un autre, et s'arrangerait pour gagner par jour sa pièce de cent sous, ce qui ferait une fière différence avec ce qu'il avait au Ruault. Il savait que monsieur Clément était dans une maison très bien, comme qui dirait un collège ; on y occupait certainement beaucoup de domestiques, est-ce que, lui, Isidore, ne pourrait pas y entrer si, par exemple, M. Valmont voulait bien le recommander au Supérieur ?

Clément s'attendait si peu à une pareille demande, qu'il regarda un instant Isidore sans être sûr d'avoir bien compris :

" Mais il n'y a pas de jardinier à mon collège ?..... "

— Je ne tiens pas du tout à être jardinier, merci ! j'aime autant varier, car la terre est basse partout : s'il y a une place de domestique..... ?

— Mon pauvre Isidore, sais-tu comment là bas on les appelle, les domestiques ?

— Non.

— Eh bien ! on les appelle des *cuistres* ; qu'y fais-tu faire dans cette galère, laver la vaisselle des autres, alors que tu es ton maître dans ta petite maison du Ruault ?.....

— C'est très joli à dire, tout cela !

— Enfin, qu'est-ce qui te manque ?

— De l'argent... je suis sûr que mon père n'a seulement pas 500 francs en bonnes pièces sonnantes chez nous.

— Et tu penses que tous les ouvriers de Paris ont 500 francs chez eux ? D'abord, ils n'ont pas de "chez eux"... Au lieu de ta petite maison à toi, avec la vue sur les bois du Siméon, tu risques fort d'habiter en garni sur une cour, avec des plombs au ras de ta fenêtre, et d'user plus d'une paire de souliers pour te trouver une place.

— Pourtant, j'en connais qui ont réussi.....

— Autrefois, c'est possible ; maintenant c'est différent.....

— Enfin, nous crevons tous de faim ici, répéta Isidore qui tenait à son idée.....

— Comment, vous crevez de faim !..... vous crevez de faim, répétait Clément qui s'animait, tu me dis ça, avec ta face rouge, tes joues pleines !..... s'il y a quelqu'un qui paraît jeûner ici..... il me semble que c'est moi.....

— C'est que, voyez-vous, les pommes de terre ça engraisse.

— Vous avez donc des pommes de terre ?

— Pour ça, ce n'est pas ce qui manque.

— Et du lait ?

— Oui.

— Et des œufs ?

— Oui.

— Et de la farine, et de l'eau sans microbes, et du grand air?... Tiens ! tais-toi, Isidore, tu mériterais que le bon Dieu t'enlève tout cela et te jette sur le pavé de Paris.....

(à suivre)

DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÉTRE,
A JEANNE d'ARC (AYLMEY-EST.)